

LES cigales!

Les cigales?

Elles ne savent rien. Elles viennent de plus profond que la surface, elles ont vu ce que nous ne voyons pas, mais que connaissent-elles des grands chamboulements du monde?

Depuis quelques jours, on ne parle que du cyclone qui s'est formé au large. Il a déferlé sur les côtes, est remonté vers le nord. Voici qu'il souffle sur la ville.

Quand on a commencé de nous alarmer, ma première réaction a été d'interroger le ciel. J'étais curieux de lire les signes avant-coureurs du désastre. Le chant des cigales dominait tout. Et moi qui leur prêtais une connaissance plus affûtée que la nôtre, je me suis dit : elles ne savent rien.

La tempête s'est renforcée d'heure en heure. L'image satellite passe en boucle sur les chaînes. Elle est explicite. Nuages et vents se sont enroulés autour d'une turbine géante.

Une force aveugle s'est donné à elle-même un œil, qui regarde fixement. Des cernes l'auréolent déjà.

On nous serine qu'il faut se préparer à subir une des plus grandes menaces des dernières années. À la télé, vue de l'espace, cette taie de nuages tourne lentement.

Pourquoi s'effrayer ?

Si elles inondent, saccagent, tuent, si elles révèlent des choses restées secrètes, ces vastes tempêtes ne sont-elles pas dénuées d'intention ?

Celle-ci me bouleversera moins que le fantôme dont je n'ai parlé à personne.

Seul le vieil arbre devant les fenêtres de ma chambre aura été jusqu'ici mon confident.

Une turbulence d'une nature bien différente s'est formée en moi. Depuis des mois, presque chaque nuit, j'ai affaire à son œil terrible.

Après tout, qu'est-ce qu'un cyclone, sinon une immense tristesse qui n'arrive pas à se dire ?

J'AI suivi au bord de la mort celui qui a eu confiance en l'enfant, en l'homme que je suis devenu. Il semblait naturel que ce soit moi qui le suive jusqu'à la pointe de son existence.

On connaît mal la limite de la vie. On se tient devant elle, pareils aux marins qui imaginaient des cataractes ou des monstres fabuleux au bout des océans. Le vieil homme m'avait embarqué avec lui. Il n'avait rien promis, rien révélé. Nous avons glissé vers des régions brumeuses, puis il avait disparu. J'étais revenu seul.

Les mois passant, j'ai été surpris de me guérir si vite de sa mort.

Et puis un soir, un cauchemar a éclaté :

Il y a un grand vent mais qui ne souffle pas, qui aspire. Le vieil homme surgit. Il avance. Le vent, c'est de lui qu'il vient. Son corps est un automate inflexible. Ses yeux sont des clous. Pas un bruit. Et pourtant il marche avec fracas. Se dirige droit vers moi. Rien ne peut être caché. Je recule, me réveille en hurlant.

Du bord de sa mort, j'ai cru pouvoir revenir sain et sauf. Les mauvais rêves sont des lassos. Ils se sont succédé et m'ont entraîné sur un dépotoir. Je me suis mis à creuser, à fouiller. À arranger mes trouvailles.

Appelons ça des souvenirs.

J'ai suivi au bord de la mort ce vieil homme, mon grand-père. Et été retenu.

Dès qu'il se fut allongé pour ne plus se relever, j'ai ralenti mes gestes, mes paroles, mes regards pour les présenter devant ses yeux, à sa bouche, à son oreille avec le moins d'agitation possible. Autour de son lit s'était instaurée une lenteur qui avait tout ordonné. Là, presque plus rien ne bougeait. On sortait de sa chambre et le pas s'emballait. Les courses, le ménage, les infirmières et ces accordéons imposés aux heures de la journée. À mesure que sa peau s'affinait, que son souffle se posait, que se marquait le relief de ses os, l'écart se faisait plus grand entre le bruit qui régissait le dehors et la suspension au-dedans.

Il ouvrait ses yeux mais souvent ne regardait personne. Puis il a clos ses paupières et ralenti encore. Avec lui, je me suis immobilisé. Pas d'envolées ni de tempêtes ou d'héroïsme, pas de panique, mais un surplace aux méandres infimes, de plus en plus secrets, délicats.

Il est mort.

Je m'adresse à lui, quand un cauchemar me réveille.